

de recherche du Groupe de Recherches sémio-linguistiques, de l'Institut de la Langue Française. EHESS - CNRS, Paris

A. J. Greimas

Description et narrativité

suivi de

A propos du jeu

Numéro 13. 1980

DOCUMENTS DE RECHERCHE
du groupe de recherches sémio-linguistiques
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
(U.R.L. 7 de l'Institut de la Langue Française, C.N.R.S.)

Direction : Algirdas J. Greimas
Rédaction : Eric Landowski

Abonnement 1980 (10 numéros) : 60 francs
Groupe de recherches sémio-linguistiques
10, rue Monsieur le Prince
75006 PARIS

ISSN 0151-184X

Imprimé par l'Institut de la Langue Française
47, rue Mégevand - 25000 BESANÇON

Dépôt légal : 2e trimestre 1980

DOCUMENTS DE RECHERCHE

Numéro 13. 1980

Description et narrativité

suivi de

A propos du jeu

par

A.J. Greimas

Groupe de Recherches sémio-linguistiques
(U.R.L.7 de l'Institut de la Langue Française)
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Avant-propos

La réunion, dans ce fascicule, des deux articles qu'on va lire n'a a priori d'autre justification que purement pratique : permettre la lecture de textes l'un et l'autre particulièrement difficiles d'accès. "Description et narrativité" est extrait d'un numéro déjà ancien de la Revue Canadienne de Linguistique Romane (University of Windsor Press, Ontario, Vol. I, 1, 1973). "A propos du jeu" ne paraîtra que prochainement dans la revue américaine Sub-stance (University of Wisconsin).

Au lecteur de déceler, s'il y a lieu, l'isotopie commune que suggère une telle juxtaposition. Car après tout, entre les ruses du marché de Goderville et les contre-ruses du jeu d'échec - ces deux formes de communication sociale - il y a peut-être plus qu'un simple rapprochement de circonstance.

E.L.

LA FICELLE

A Harry Alis.

Sur toutes les routes autour de Goderville, les paysans et leurs femmes s'en venaient vers le bourg, car c'était jour de marché. Les mâles allaient, à pas tranquilles, tout le corps en avant à chaque mouvement de leurs longues jambes torses, déformées par les rudes travaux, par la pesée sur la charrue qui fait en même temps monter l'épaule gauche et dévier la taille, par le fauchage des blés qui fait écarter les genoux pour prendre un aplomb solide, par toutes les besognes lentes et pénibles de la campagne. Leur blouse bleue, empesée, brillante, comme vernie, ornée au col et aux poignets d'un petit dessin de fil blanc, gonflée autour de leur torse osseux, semblait un ballon prêt à s'envoler, d'où sortaient une tête, deux bras et deux pieds.

Les uns tiraient au bout d'une corde une vache, un veau. Et leurs femmes, derrière l'animal, lui fouettaient les reins d'une branche encore garnie de feuilles, pour hâter sa marche. Elles portaient au bras de larges paniers d'où sortaient des têtes de poulets par-ci, des têtes de canards par-là. Et elles marchaient d'un pas plus court et plus vif que leurs hommes, la taille sèche, droite et drapée dans un petit châle

LA FICELLE

étriqué, épinglé sur leur poitrine plate, la tête enveloppée d'un linge blanc collé sur les cheveux et surmontée d'un bonnet.

Puis un char à bancs passait, au trot saccadé d'un bidet, secouant étrangement deux hommes assis côte à côte et une femme dans le fond du véhicule, dont elle tenait le bord pour atténuer les durs cahots.

Sur la place de Goderville, c'était une foule, une cohue d'humains et de bêtes mélangés. Les cornes des bœufs, les hauts chapeaux à longs poils des paysans riches et les coiffes des paysannes émergeaient à la surface de l'assemblée. Et les voix criardes, aiguës, glapissantes, formaient une clameur continue et sauvage que dominait parfois un grand éclat poussé par la robuste poitrine d'un campagnard en gaieté, ou le long meuglement d'une vache attachée au mur d'une maison.

Tout cela sentait l'étable, le lait et le fumier, le foin et la sueur, dégageait cette saveur aigre, affreuse, humaine et bestiale, particulière aux gens des champs.

Maître Hauchecorne, de Bréauté, venait d'arriver à Goderville, et il se dirigeait vers la place, quand il aperçut par terre un petit bout de ficelle. Maître Hauchecorne, économe en vrai Normand, pensa que tout était bon à ramasser qui peut servir ; et il se baissa péniblement, car il souffrait de rhumatismes. Il prit par terre le morceau de corde mince, et il se disposait à le rouler avec soin, quand il remarqua, sur le seuil de sa porte, maître Malandain, le bourrelier, qui le regardait. Ils avaient eu des affaires ensemble au sujet d'un licol, autrefois, et ils étaient restés fâchés, étant rancuniers tous deux. Maître Hauchecorne fut pris d'une sorte de honte d'être vu

LA FICELLE

ainsi, par son ennemi, cherchant dans la crotte un bout de ficelle. Il cacha brusquement sa trouvaille sous sa blouse, puis dans la poche de sa culotte ; puis il fit semblant de chercher encore par terre quelque chose qu'il ne trouvait point, et il s'en alla vers le marché, la tête en avant, courbé en deux par ses douleurs.

Il se perdit aussitôt dans la foule criarde et lente, agitée par les interminables marchandages. Les paysans tâtaient les vaches, s'en allaient, revenaient, perplexes, toujours dans la crainte d'être mis dedans, n'osant jamais se décider, épiant l'œil du vendeur, cherchant sans fin à découvrir la ruse de l'homme et le défaut de la bête.

Les femmes, ayant posé à leurs pieds leurs grands paniers, en avaient tiré leurs volailles qui gisaient par terre, liées par les pattes, l'œil effaré, la crête écarlate.

Elles écoutaient les propositions, maintenaient leurs prix, l'air sec, le visage impassible, ou bien tout à coup, se décidant au rabais proposé, criaient au client qui s'éloignait lentement :

— C'est dit, maît' Anthime. J'vous l'donne.

Puis peu à peu, la place se dépeupla, et l'angélus sonnait midi, ceux qui demeuraient trop loin se répandirent dans les auberges.

Chez Jourdain, la grande salle était pleine de mangeurs, comme la vaste cour était pleine de véhicules de toute race, charrettes, cabriolets, chars à bancs, tilburys, carrioles innommables, jaunes de crotte, déformées, rapiécées, levant au ciel, comme deux bras, leurs brancards, ou bien le nez par terre et le derrière en l'air.

Tout contre les dîneurs attablés, l'immense che-

LA FICELLE

minée, pleine de flamme claire, jetait une chaleur vive dans le dos de la rangée de droite. Trois broches tournaient, chargées de poulets, de pigeons et de gigots ; et une délectable odeur de viande rôtie et de jus ruisselant sur la peau rissolée, s'envolait de l'âtre, allumait les gaietés, mouillait les bouches.

Toute l'aristocratie de la charrue mangeait là, chez maît' Jourdain, aubergiste et maquignon, un malin qui avait des écus.

Les plats passaient, se vidaient comme les brocs de cidre jaune. Chacun racontait ses affaires, ses achats et ses ventes. On prenait des nouvelles des récoltes. Le temps était bon pour les verts, mais un peu mucre pour les blés.

Tout à coup le tambour roula, dans la cour, devant la maison. Tout le monde aussitôt fut debout, sauf quelques indifférents, et on courut à la porte, aux fenêtres, la bouche encore pleine et la serviette à la main.

Après qu'il eut terminé son roulement, le crieur public lança d'une voix saccadée, scandant ses phrases à contretemps :

— Il est fait assavoir aux habitants de Goderville, et en général à toutes — les personnes présentes au marché, qu'il a été perdu ce matin, sur la route de Beuzeville, entre — neuf heures et dix heures, un portefeuille en cuir noir contenant cinq cents francs et des papiers d'affaires. On est prié de le rapporter — à la mairie, incontinent, ou chez maître Fortuné Houbrèque, de Manneville. Il y aura vingt francs de récompense.

Puis l'homme s'en alla. On entendit encore une fois au loin les battements sourds de l'instrument et la voix affaiblie du crieur.

LA FICELLE

Alors on se mit à parler de cet événement, en énumérant les chances qu'avait maître Houlbrèque de retrouver ou de ne pas retrouver son portefeuille.

Et le repas s'acheva.

On finissait le café, quand le brigadier de gendarmerie parut sur le seuil.

Il demanda :

— Maître Hauchecorne, de Bréauté, est-il ici ?

Maître Hauchecorne, assis à l'autre bout de la table, répondit :

— Me v'là.

Et le brigadier reprit :

— Maître Hauchecorne, voulez-vous avoir la complaisance de m'accompagner à la mairie ? M. le maire voudrait vous parler.

Le paysan, surpris, inquiet, avala d'un coup son petit verre, se leva et, plus courbé encore que le matin, car les premiers pas après chaque repos étaient particulièrement difficiles, il se mit en route en répétant :

— Me v'là, me v'là.

Et il suivit le brigadier.

Le maire l'attendait, assis dans un fauteuil. C'était le notaire de l'endroit, homme gros, grave, à phrases pompeuses.

— Maître Hauchecorne, dit-il, on vous a vu ce matin ramasser, sur la route de Beuzeville, le portefeuille perdu par maître Houlbrèque, de Manneville.

Le campagnard, interdit, regardait le maire, apeuré déjà par ce soupçon qui pesait sur lui, sans qu'il comprît pourquoi.

— Mé, mé, j'ai ramassé çu portafeuille ?

— Oui, vous-même.

LA FICELLE

— Parole d'honneur, je n'en ai seulement point eu connaissance.

— On vous a vu.

— On m'a vu, mé ? Qui ça qui m'a vu ?

— M. Malandain, le bourrelier.

Alors le vieux se rappela, comprit et, rougissant de colère :

— Ah ! i m'a vu, çu manant ! I m'a vu ramasser ct'e ficelle-là, tenez, m'sieu le Maire.

Et, fouillant au fond de sa poche, il en retira le petit bout de corde.

Mais le maire, incrédule, remuait la tête :

— Vous ne me ferez pas accroire, maître Hauchecorne, que M. Malandain, qui est un homme digne de foi, a pris ce fil pour un portefeuille ?

Le paysan, furieux, leva la main, cracha de côté pour attester son honneur, répétant :

— C'est pourtant la vérité du bon Dieu, la sainte vérité, m'sieu le Maire. Là, sur mon âme et mon salut, je l' répète.

Le maire reprit :

— Après avoir ramassé l'objet, vous avez même encore cherché longtemps dans la boue si quelque pièce de monnaie ne s'en était pas échappée.

Le bonhomme suffoquait d'indignation et de peur.

— Si on peut dire !... si on peut dire !... des menteries comme ça pour dénaturer un honnête homme ! Si on peut dire !...

Il eut beau protester, on ne le crut pas.

Il fut confronté avec M. Malandain, qui répéta et soutint son affirmation. Ils s'injurièrent une heure durant. On fouilla, sur sa demande, maître Hauchecorne. On ne trouva rien sur lui.

Enfin le maire, fort perplexe, le renvoya, en le

LA FICELLE

prévenant qu'il allait aviser le parquet et demander des ordres.

La nouvelle s'était répandue. A sa sortie de la mairie, le vieux fut entouré, interrogé avec une curiosité sérieuse et goguenarde, mais où n'entraît aucune indignation. Et il se mit à raconter l'histoire de la ficelle. On ne le crut pas. On riait.

Il allait, arrêté par tous, arrêtant ses connaissances, recommençant sans fin son récit et ses protestations, montrant ses poches retournées, pour prouver qu'il n'avait rien.

On lui disait :

— Vieux malin, va !

Et il se fâchait, s'exaspérant, enfiévré, désolé de n'être pas cru, ne sachant que faire, et contant toujours son histoire.

La nuit vint. Il fallait partir. Il se mit en route avec trois voisins à qui il montra la place où il avait ramassé le bout de corde ; et tout le long du chemin il parla de son aventure.

Le soir, il fit une tournée dans le village de Bréauté, afin de la dire à tout le monde. Il ne rencontra que des incrédules.

Il en fut malade toute la nuit.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, Marius Paumelle, valet de ferme de maître Breton, cultivateur à Ymauville, rendait le portefeuille et son contenu à maître Houlbrèque, de Manneville.

Cet homme prétendait avoir en effet trouvé l'objet sur la route ; mais ne sachant pas lire, il l'avait rapporté à la maison et donné à son patron.

La nouvelle se répandit aux environs. Maître Hau-checorne en fut informé. Il se mit aussitôt en tournée

LA FICELLE

et commença à narrer son histoire complétée du dénouement. Il triomphait.

— C' qui m' faisait deuil, disait-il, c'est point tant la chose, comprenez-vous ; mais c'est la menterie. Y a rien qui vous nuit comme d'être en réprobation pour une menterie.

Tout le jour il parlait de son aventure, il la contait sur les routes aux gens qui passaient, au cabaret aux gens qui buvaient, à la sortie de l'église le dimanche suivant. Il arrêta des inconnus pour la leur dire. Maintenant il était tranquille, et pourtant quelque chose le gênait sans qu'il sût au juste ce que c'était. On avait l'air de plaisanter en l'écoutant. On ne paraissait pas convaincu. Il lui semblait sentir des propos derrière son dos.

Le mardi de l'autre semaine, il se rendit au marché de Goderville, uniquement poussé par le besoin de conter son cas.

Malandain, debout sur sa porte, se mit à rire en le voyant passer. Pourquoi ?

Il aborda un fermier de Criquetot, qui ne le laissa pas achever et, lui jetant une tape dans le creux de son ventre, lui cria par la figure : « Gros malin, va ! » Puis lui tourna les talons.

Maître Hauchecorne demeura interdit et de plus en plus inquiet. Pourquoi l'avait-on appelé « gros malin » ?

Quand il fut assis à table, dans l'auberge de Jourdain, il se remit à expliquer l'affaire.

Un maquignon de Montivilliers lui cria :

— Allons, allons, vieille pratique, je la connais, ta ficelle !

Hauchecorne balbutia :

— Puisqu'on l'a retrouvé çu portafeuille ?

LA FICELLE

Mais l'autre reprit :

— Tais-té, mon pé, y en a un qui trouve et y en a un qui r'porte. Ni vu ni connu, je t'embrouille !

Le paysan resta suffoqué. Il comprenait enfin. On l'accusait d'avoir fait reporter le portefeuille par un compère, par un complice.

Il voulut protester. Toute la table se mit à rire.

Il ne put achever son dîner et s'en alla, au milieu des moqueries.

Il rentra chez lui, honteux et indigné, étranglé par la colère, par la confusion, d'autant plus atterré qu'il était capable, avec sa finauserie de Normand, de faire ce dont on l'accusait, et même de s'en vanter comme d'un bon tour. Son innocence lui apparaissait confusément comme impossible à prouver, sa malice étant connue. Et il se sentait frappé au cœur par l'injustice du soupçon.

Alors il recommença à conter l'aventure, en allongeant chaque jour son récit, ajoutant chaque fois des raisons nouvelles, des protestations plus énergiques, des serments plus solennels qu'il imaginait, qu'il préparait dans ses heures de solitude, l'esprit uniquement occupé de l'histoire de la ficelle. On le croyait d'autant moins que sa défense était plus compliquée et son argumentation plus subtile.

— Ça, c'est des raisons d' menteux, disait-on derrière son dos.

Il le sentait, se rongait les sangs, s'épuisait en efforts inutiles.

Il dépérissait à vue d'œil.

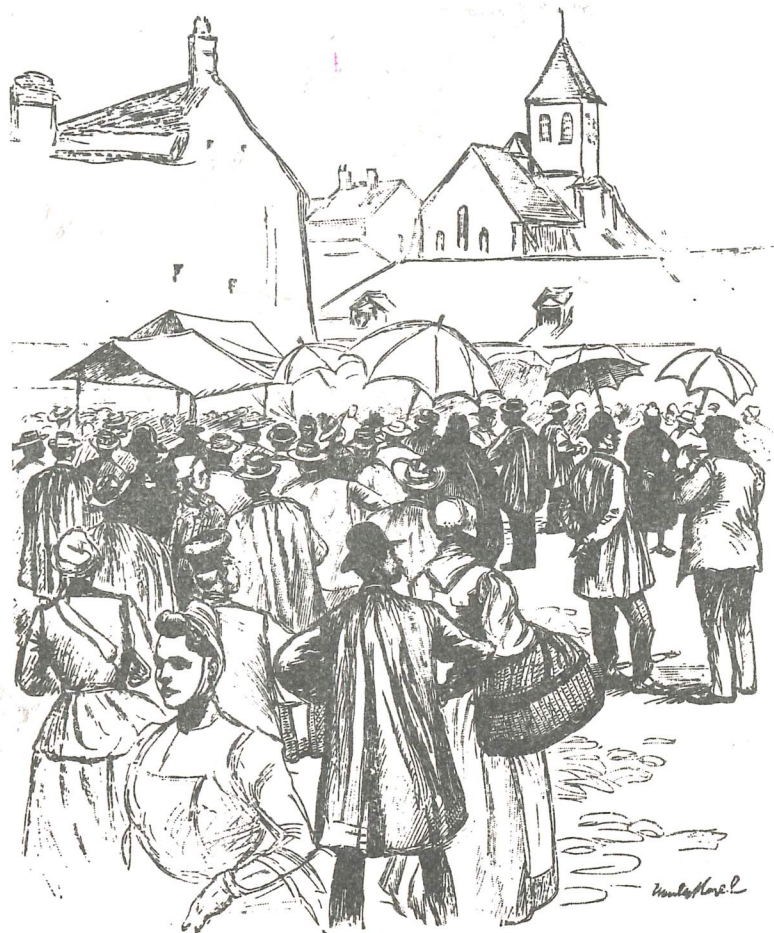
Les plaisants maintenant lui faisaient conter « la Ficelle » pour s'amuser, comme on fait conter sa bataille au soldat qui a fait campagne. Son esprit, atteint à fond, s'affaiblissait.

LA FICELLE

Vers la fin de décembre, il s'alita.

Il mourut dans les premiers jours de janvier et, dans le délire de l'agonie, il attestait son innocence, répétant :

— Une 'tite ficelle... une 'tite ficelle... t'nez, la voilà, m'sieu le Maire.



Description et narrativité

dans La Ficelle de Guy de Maupassant

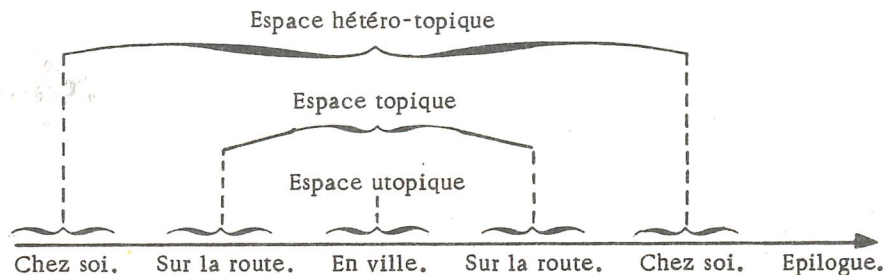
I. SITUATION DE LA DESCRIPTION DANS LE DISCOURS NARRATIF

Avant de procéder à l'analyse interne des unités textuelles reconnues comme "descriptives", il nous faut d'abord chercher à les situer dans l'ensemble du texte narratif, à les distinguer, aussi, des autres unités discursives en utilisant des critères de reconnaissance aussi objectifs que possible : il est en effet souhaitable qu'une pratique de segmentation formelle remplace progressivement la compréhension intuitive du texte et de ses articulations. Pour ce faire, il nous paraît opportun de nous servir de la connaissance des structures narratives de textes différents et comparables, en les considérant comme des modèles de prévisibilité du déroulement narratif.

1. La segmentation selon les critères spatio-temporels

La totalité de l'histoire contenue dans La Ficelle semble avoir été distribuée par Maupassant au moment de sa temporalisation sur deux mardis successifs, les schémas narratifs des deux journées paraissant à la fois comme syntagmatiquement récurrents et paradigmatiquement opposables l'un à l'autre.

A cette segmentation temporelle fait suite un découpage à la fois temporel et spatial des deux journées. En étroite corrélation avec les déplacements des acteurs de la narration, chacune des unités temporelles - la journée - se soumet à une partition spatiale donnant lieu à la topologie narrative suivante :



La spatialisation du récit fait apparaître, elle aussi, les caractères à la fois syntagmatiques et paradigmaticques de son organisation : si l'espace dans lequel s'installe le récit est circulaire et symétrique :

de "chez soi" ... à "chez soi",

on voit que cette symétrie n'est faite que pour souligner les transformations des contenus inscrits dans les coordonnées spatio-temporelles :

	Début	...	Fin
Premier mardi :	santé ↓	...	maladie
Second mardi :	santé	...	mort morale et physique

Toutefois, le cadre spatio-temporel ainsi établi n'est pas seulement un cadre formel, il est aussi le lieu des déplacements et des faits et gestes des protagonistes de la narration : de ce fait, les relations entre les lieux et les acteurs, entre les toponymes et les anthroponymes, ainsi que leurs variations, sont narrativement significatives.

A première vue, la segmentation du récit telle que nous l'avons obtenue correspond, dans ses grandes lignes, à l'articulation canonique de très nombreux objets narratifs, faisant penser, entre autres, aux résultats de l'analyse proppienne des contes merveilleux russes. Les différences significatives n'en apparaissent pas moins immédiatement : contrairement au récit proppien où le héros se trouve d'abord en conjonction avec la société et se déplace ensuite vers les espaces solitaires et ennemis pour y accomplir ses hauts faits, le héros de Maupassant est un héros solitaire qui se déplace pour se mettre en conjonction avec celle-ci : l'espace utopique qui est, par définition, le lieu de disjonction et d'affrontement solitaire se présente ici comme le lieu de conjonction et de confrontation sociale.

Antérieurement donc à toute analyse du contenu, on peut dire que (a) la structure narrative se présente comme le conflit entre deux protagonistes : l'Individu et la Société (ce qui paraît évident) et que (b) les segments du texte traditionnellement désignés comme des "descriptions" sont, du point de vue narratif, chargés d'une fonction précise qui est celle de mettre en place et de faire agir l'actant collectif nommé société (ce qui reste encore à démontrer).

2. Segmentation selon le savoir

En partant du principe que toute redondance sémantique est significative dans un texte clos - contrairement aux textes ouverts où elle n'est que "bruit" - et qu'elle est d'autant plus significative qu'elle se trouve manifestée en termes identiques ou comparables dans la langue naturelle, on peut relever comme marque formelle la phrase reprise par deux fois (p. 10) :

"La nouvelle s'était répandue",

"La nouvelle se répandit (aux environs) " ;

marque qui se trouve confirmée du fait de la présence, deux lignes plus loin, d'une autre phrase redondante :

"il se mit à raconter l'histoire de la ficelle"

"(il) commença à narrer son histoire complétée du dénouement".

Si la "nouvelle" qui se répand peut être considérée comme la diffusion du savoir social et l'"histoire de la ficelle" comme celle du savoir individuel, on peut dire que les marques que nous venons d'introduire instituent une frontière à l'intérieur du récit qui, à partir de là, se présente comme le récit de l'affrontement de deux savoirs et de deux savoir-faire, le héros-individu cherchant à persuader l'opinion publique, l'anti-héros-société lui opposant sa propre interprétation des faits. On voit d'ailleurs bien qu'à ce savoir différencié qui se trouve ainsi introduit - tel acteur sachant telle chose et tel autre une autre chose - s'oppose, dans la première partie du récit, le savoir absolu du sujet de la narration qui, prenant le lecteur pour complice, parle des gens et des choses comme s'il était omniprésent et omniscient. Il en résulte que cette première partie du récit - qui comporte les séquences "descriptives" dont nous nous occupons - est destinée à représenter, par rapport au savoir individuel ou social qui est l'"objet" de la deuxième partie, l'être et le faire des protagonistes. Une nouvelle segmentation du récit apparaît ainsi selon la proportion :

(1^{re} partie)

(2^e partie)

<u>être et faire sociaux</u>	≈	<u>savoir social</u>
<u>être et faire individuels</u>		<u>savoir individuel</u>

Selon notre modèle de prévisibilité, les séquences dites descriptives auront donc pour fonction d'introduire dans le récit l'actant collectif Société et de le présenter selon son être et selon son faire. Ce qui reste, évidemment, à vérifier.

3. Segmentation selon les critères grammaticaux

Aux deux critères de segmentation déjà utilisés, on peut en ajouter aisément un troisième qui nous est fourni par l'auteur grâce à la stricte observance des règles classiques de la prose du XIX^e siècle dotant de marques temporelles particulières les unités textuelles distinguées en "descriptions", "récits" et "dialogues" : on sait que les unités descriptives y sont caractérisées par l'usage de l'imparfait et délimitées par des passés simples qui les encadrent.

Dès lors, sur un fond de toile que constitue le discours "objectif" – parce que basé sur son savoir absolu – du narrateur disant l'être et le faire des acteurs qu'il met en place, on peut utiliser, en les recoupant, à la fois les critères de découpage spatio-temporel et les marques grammaticales pour obtenir la partition suivante :

<u>Séquence descriptive 1</u>		<u>Séquence descriptive 2</u>	
<u>Segm. descr. 1</u>	<u>Segm. descr. 2</u>	<u>Segm. descr. 3</u>	<u>Segm. descr. 4</u>
(sur la route)	(sur la place du marché)	(sur la place du marché)	(à l'auberge)
"Sur toutes les routes..." (p. 4)	"Sur la place de Goderville..." (p. 5)	"Les paysans tâtaient..." (p. 6)	"Chez Jourdain..." (p. 6)

1. Entre les séquences descriptives 1 et 2 s'intercale une séquence événementielle qui arrête le flot des imparfaits descriptifs et les encadre par deux passés simples ("il aperçut" et "il se perdit").

2. La séquence descriptive 2 se trouve à son tour délimitée par un passé simple ("le tambour roula") qui annonce la deuxième séquence événementielle suivie de plusieurs unités dialoguées. Toute la première partie allant

jusqu'à l'introduction de la problématique du savoir différencié se présente dès lors comme :

Sq. descriptive 1 → Sq. évén. 1 → Sq. descr. 2 → Sq. évén. 2 (→ Sq. dialoguées)

⏟
⏟

Sg. 1 Sg. 2
Sg. 3 Sg. 4

3. On voit ainsi qu'à la modulation syntagmatique du discours en séquences descriptives et événementielles correspond, grosso modo, l'opposition des contenus se référant tantôt à l'actant collectif tantôt à l'actant individuel (maître Hauchecorne).

II. ANALYSE SEMANTIQUE DES SEQUENCES DESCRIPTIVES

La segmentation du texte ainsi opérée, si elle permet, dans une certaine mesure, de prévoir la fonction générale de la "description", ne nous renseigne pas sur les contenus qui sont investis et distribués en plusieurs segments. Nous sommes obligé de recourir, dans cette nouvelle phase, à l'analyse sémantique des unités descriptives reconnues.

1. Le segment descriptif 1 : l'actant volontaire

1. Le premier segment descriptif représente "les paysans et leurs femmes" se déplaçant "sur toutes les routes autour de Goderville". Or, le déplacement, on le sait, s'interprète généralement, dans le cadre narratif, comme la manifestation figurative du désir, autrement dit, comme la forme narrative de la modalité du vouloir dont se trouve doté le sujet. Dans la mesure où le déplacement a un objet, on peut le définir comme une quête ; l'explication donnée par Maupassant : "car c'était jour de marché" indique justement le sens de la quête, qui est la recherche de la communication économique et sociale.

2. Le segment est lui-même divisé typographiquement en trois paragraphes qui – compte non tenu de certaines "transitions stylistiques" – correspondent à la présentation de trois types d'acteurs dans leurs rôles de sujets :

- des hommes ;
- des femmes ;
- des gens en voiture.

La partition du segment descriptif paraît ici, à première vue, asymétrique, car elle met en jeu successivement deux catégories classificatoires distinctes.

On peut dire que les hommes et les femmes, divisés selon la catégorie du sexe, constituent, par addition, toute la société. Cependant, en tant que gens à pied, hommes et femmes s'opposent aux gens à voitures selon une catégorie différente, celle qui met en jeu les considérations de richesse, de prestige, c'est-à-dire, en somme, de hiérarchie selon un certain type de pouvoir. On verra d'ailleurs, un peu plus loin, les restrictions à apporter quant au rôle de la distinction en sexes dans la description de la société.

Qu'il nous soit permis d'anticiper tant soit peu pour dire que ce double classement, selon le sexe et selon le pouvoir, est non seulement maintenu le long de la description, mais qu'il peut même être considéré comme le principe générateur de la description : on voit ainsi que les segments descriptifs qui suivent (Sg. 3 et Sg. 4) sont des expansions proportionnelles du premier segment :

Sg. 1 : Sur la route : $\frac{\text{gens à pied (hommes et femmes)}}{\text{gens en voiture}}$

—————> En ville : $\frac{\text{Sg. 3 : Au marché (gens à pied)}}{\text{Sg. 4 : A l'auberge (gens à voitures)}}$

Sur la plan de l'expansion discursive, l'organisation d'un premier segment descriptif sert ainsi à produire deux nouveaux segments descriptifs. Le niveau d'organisation discursif se distingue dès lors du niveau narratif : les fonctions narratives attribuées aux segments descriptifs ainsi générés n'obéissent pas aux mêmes principes d'organisation.

3. La population en déplacement n'est présentée ni comme une collection d'individus, ni comme une société globale, mais plutôt comme une collection de classes stéréotypées, classes d'hommes et de femmes. Ces classes d'individus rangés en séries ordinales apparaissent avec évidence lorsqu'on les oppose à la société présentée, dans le segment 2, comme "une foule", "une cohue", une "assemblée", c'est-à-dire comme une totalité indifférenciée.

Dès lors, le passage du segment 1 au segment 2 apparaît comme la transformation des séries ordinales d'individus stéréotypés en une société totale non individuée. Tout se passe comme si une collection de volontés particulières convergeait vers un espace commun pour y constituer un être collectif doté d'un vouloir général :

Sg. 1 : sur les routes $\frac{\text{Individus + vouloirs particuliers}}{\text{Individus + vouloirs particuliers}}$ ———> Sg. 2 : sur la place du marché $\frac{\text{Société + vouloir général}}{\text{Société + vouloir général}}$

4. Nous n'avons pris en considération jusqu'à présent, parmi les acteurs en déplacement sur les routes, que les êtres humains : en réalité, les séries ordinales stéréotypées, décrites par Maupassant, se présentent comme des suites syntagmatiques concaténées rendant compte d'une hiérarchie implicite :

hommes ← vaches ← volaille ← femmes.

(On voit que la distinction en sexes est largement dominée par une hiérarchie des êtres établie en fonction de leur utilité économique.)

Si l'on tient compte du fait qu'à cette disposition syntagmatique des humains et des animaux sur les routes correspond, sur la place du marché, un arrangement paradigmatique, "une foule, une cohue d'humains et de bêtes mélangés" que l'on peut interpréter comme la constitution d'un terme complexe :

/humanité/ + /animalité/,

on reconnaîtra facilement dans cette description, faite par touches successives, des hommes et des vaches, des femmes et des poulets et des canards, l'intention à peine voilée d'identifier métaphoriquement les humains avec les animaux. La figure du paysan comparée à "un ballon" d'où sortent "une tête, deux bras et deux pieds" n'est autre que la figure nucléaire de la vache qui le suit : on peut en dire autant de la description de la femme centrée sur sa tête surmontée d'un bonnet, en parallélisme étroit avec l'insistance mise à décrire les têtes des poulets et des canards.

Ainsi, en établissant, sur le plan de la syntaxe narrative, la modalité du vouloir constitutive de l'actant-sujet collectif qu'est la société, la description explicite en même temps, grâce à une présentation analytique, les composantes de l'être social, c'est-à-dire son contenu sémantique investi, qui paraîtra, sur la place du marché, comme un mélange d'humanité et d'animalité.

2. Le segment descriptif 2 : l'acteur figuratif

1. L'analyse sémantique ne peut se faire que par la recherche des similitudes et des oppositions : aussi ce deuxième segment descriptif, délimité au préalable, selon le critère spatial, par la présence de la foule sur la place du marché, a déjà été caractérisé, en le comparant au premier segment,

- syntaxiquement, comme constitutif de l'actant collectif ;
- sémantiquement, comme définissant la société par le terme complexe /humanité/ + /animalité/.

2. Ce deuxième segment, tout comme le premier d'ailleurs, apparaît comme la description de la société telle qu'elle est connue et imaginativement perçue par le sujet de la narration. Mais, tandis que le premier segment relève uniquement de la perception visuelle du narrateur, le second est soumis à la diversification d'ordres sensoriels qui lui sert de principe d'organisation interne. La description s'établit ainsi comme fondée successivement sur les perceptions

- visuelle,
- auditive,
- olfactive,

trois ordres qui, étalés syntagmatiquement, produisent, sur le plan paradigmatique, l'effet de totalisation sensorielle, c'est-à-dire de l'aperception globale de la société, telle qu'elle est saisissable par tous les sens, figurativement. Aussi, la raison d'être supplémentaire de ce segment descriptif nous paraît être la présentation de la société en tant qu'acteur figuratif, la figure pluri-sensorielle recouvrant ses attributions syntaxiques et sémantiques déjà reconnues.

3. Le segment descriptif 3 : le faire social

1. Le segment que nous venons d'examiner brièvement est suivi, dans le texte de Maupassant, d'une séquence événementielle relatant le faire particulier de maître Hauchecorne (qui trouve une ficelle et fait semblant de n'avoir rien trouvé). Tout comme les autres paysans, il est arrivé seul en ville et, ayant accompli ce déplacement volontaire, "se perdit aussitôt dans la foule". Cet acteur à qui le narrateur prépare une destinée de sujet individuel, se conjoint donc avec la société en voie de constitution et ne se distingue guère de l'être social dans lequel il "se perd", conjonction qui sera maintenue jusqu'à la fin de la séquence descriptive : maître Hauchecorne assume par conséquent toutes les attributions que l'auteur confère successivement à la société paysanne dans son ensemble.

2. La séquence événementielle se trouve intercalée entre deux segments descriptifs que le découpage spatial ne permettrait pas de distinguer puisqu'ils sont tous les deux consacrés à la présentation de la place du marché : cette séquence possède donc une fonction de démarcation et oppose les deux segments descriptifs comme :

$$\begin{array}{l} \text{Sg. 2} \\ \text{Sg. 3} \end{array} \approx \frac{\text{l'être social}}{\text{le faire social}}$$

3. La catégorie du sexe, déjà exploitée dans Sg. 1, est reprise ici pour départager l'activité décrite en deux types distincts du faire : les hommes s'y trouvent chargés de l'achat et les femmes de la vente, les hommes se consacrent aux marchandages et les femmes opèrent l'échange, le faire masculin est un faire en grande partie verbal tandis que le faire féminin est un faire quasi somatique d'ordre économique :

$$\begin{array}{l} \text{Faire masculin} \approx \text{achat} \approx \text{faire verbal (marchandage)} \\ \text{Faire féminin} \approx \text{vente} \approx \text{faire somatique (échange)} \end{array}$$

Une telle distribution d'activités selon les classes de sexe n'est pas pertinente, on le voit bien, sur le plan "référentiel" : une autre pertinence, intérieure à l'organisation sémantique du discours, doit être recherchée pour en rendre compte.

4. En regardant les choses d'un peu plus près, on s'aperçoit qu'à l'agitation des hommes, le narrateur oppose l'impassibilité des femmes, que cette agitation des acheteurs n'aboutit à aucun achat, tandis que les femmes, silencieuses et impassibles, procèdent à des opérations économiques. Tout se passe, à première vue, comme s'il s'agissait de la valorisation antiphrastrique des femmes, situées au plus bas degré de l'échelle des êtres et accomplissant cependant des fonctions économiques fondamentales, tandis que les hommes passent leur temps à des verbiages dépourvus de signification économique. Mais il y a plus. En dépassant l'opposition des sexes, on peut voir dans l'activité débordante du marché, objet du vouloir collectif, deux formes du faire social : un faire fondamental d'ordre économique, recouvert tout entier d'un faire second dans lequel se résume la communication sociale.

5. En effet, l'essentiel de la communication sociale se présente sous la forme de "interminables marchandages", où l'attitude de l'acheteur, définie en termes de perplexité, d'indécision, de "crainte d'être mis dedans" est au service d'une seule idée qui est de "découvrir la ruse de l'homme et le défaut de la bête". Autrement dit, la communication sociale est conçue de telle manière que le message envoyé par le destinataire est, par définition, un mensonge modalisé par un paraître-vrai ; la réception du message par le destinataire doit consister dès lors dans un faire interprétatif visant à lire comme mensonger tout ce qui paraît vrai.

Le rôle que l'on peut attribuer au segment descriptif 3 dans l'économie générale de la narration se précise dès lors : la paysannerie de Maupassant,

constituée en un actant collectif doté d'un vouloir-faire, est ici mise en situation pour exercer son faire social qui est double : le faire économique, qu'on pourrait considérer comme dénotatif et qui devrait être fondamental, est pourtant largement dominé par un faire second, connotatif, qui est à la base des relations sociales et qui consiste à tromper et à ne pas se laisser tromper dans un monde où la vérité n'est que le masque du mensonge. On voit qu'une telle présentation du faire social - auquel maître Hauchecorne participe pleinement en l'acceptant - est narrativement nécessaire : l'individu qui voudra montrer sa vérité toute nue sous la forme d'un bout de ficelle sera confronté avec la société qui ne pourra y voir que le mensonge.

4. Le segment descriptif 4 : la sanction sociale

Le dernier segment qui reste à analyser présente une forte complexité stylistique : achevant la partie descriptive du texte, il offre à l'écrivain, selon les conventions du XIX^e siècle, l'occasion de manifester son "art" en exécutant un morceau de bravoure. Intéressé en tout premier lieu par les fonctions narratives du segment, nous ne chercherons pas à en épuiser toutes les virtualités sémantiques, nous contentant d'en extraire seulement les éléments qui nous paraissent narrativement pertinents.

1. Nous avons déjà noté que Sg.4 s'opposait au Sg.3 en ce qu'il présentait les gens à voitures réunis dans la meilleure auberge, les distinguant des gens à pied qu'on a vus sur la place du marché. Ceci, de nouveau, n'est vrai que du point de vue de l'organisation sémantique interne du texte : selon la vérité extérieure, "référentielle", maître Hauchecorne, venu à pied, n'aurait pas dû se trouver à l'auberge.

D'un autre côté, une "logique" de succession des segments précise les attributions de la classe des gens à voitures : seuls se trouvent à l'auberge ceux qui peuvent être considérés comme des bénéficiaires du faire social antérieurement décrit, c'est-à-dire ceux qui ont obtenu des gains économiques grâce à leur savoir-faire social, qui consiste, on l'a vu, à déjouer toutes les ruses et à interpréter correctement le mensonge universel caché sous les apparences de la vérité. Il s'agit là des gens sortis vainqueurs des épreuves sociales.

2. Les formes narratives canoniques prévoient qu'à la suite du faire réussi, le sujet vainqueur cherche à se faire reconnaître comme tel, qu'il cherche, selon le jargon narratif couramment employé, sa "glorification", qui ne peut lui être accordée que par un destinataire auquel il adresse les fruits de sa quête. C'est ainsi du moins que se détermine a priori, selon le modèle de

prévisibilité, la fonction narrative du segment que nous étudions. Les données descriptives correspondent-elles aux prévisions ?

3. Un coup d'œil superficiel jeté sur le segment permet d'y distinguer, d'abord, deux premiers paragraphes symétriquement disposés qui mettent en opposition complémentaire la description des voitures et celle des dîneurs. La complémentarité des deux descriptions est d'ailleurs marquée par Maupassant de manière explicite :

"la grande salle était pleine de mangeurs,
comme
la vaste cour était pleine de véhicules..."

La comparaison autorisant la superposition - et l'équivalence - des deux descriptions (procédé que nous avons déjà observé en reconnaissant l'identité des figures humaines et animales sur les routes), et les chevaux étant curieusement absents de celle-ci, les véhicules vides se trouvent en relation métaphorique avec les mangeurs attablés. C'est par le biais de cette métaphorisation indirecte que le problème du destinataire est posé et résolu par Maupassant qui décrit ces voitures "humanisées" comme "levant au ciel, comme deux bras, leurs brancards, ou bien le nez par terre, et le derrière en l'air".

Deux attitudes du sujet collectif par rapport à un destinataire imaginaire se trouvent ainsi dégagées : la relation du destinataire-sujet collectif et du destinataire étant articulée selon la catégorie bas vs haut ("ciel", "air"),

(a) ou bien le destinataire-sujet tend les bras vides vers le ciel, n'ayant aucun message à adresser au destinataire ;

(b) ou bien le destinataire-sujet, tournant le dos au destinataire et "le nez par terre", ignore complètement celui-ci.

Dans un cas comme dans l'autre, que l'on méconnaisse la destination du faire ou que l'on n'arrive pas à le transformer en valeur susceptible d'être adressée au destinataire, le faire social décrit précédemment est présenté, on le voit, comme dépourvu de sens.

4. En l'absence du destinataire, nous assisterons donc à une scène d'auto-destination : les valeurs économiques acquises à la suite du faire social sont destinées à la consommation, et la réunion à l'auberge se présente alors sous la forme d'un repas sacrificiel dérisoire dont le seul but est l'auto-destruction des valeurs péniblement acquises. La société des consommateurs, on le voit, ne date pas d'aujourd'hui.

5. L'absurdité du vouloir et du faire de cette société se trouve alors manifestée sur le mode de la dérision antiphrastique qui sert de principe à la construction du segment descriptif entier. Il en est ainsi de la représentation du feu, source de la vie, qui répand la lumière et la chaleur mais ne rencontre que les dos qui lui sont tournés, tandis qu'"une délectable odeur" de nourriture lui est substituée dans sa fonction vivifiante. Il en est de même de la fameuse petite phrase de Maupassant, sommet de l'art de la prose du XIX^e siècle, dans laquelle "toute l'aristocratie de la charrue" se trouve figurativement résumée en la personne de l'aubergiste, grand prêtre officiant auprès du feu refusé, défini comme "un malin qui avait des écus", c'est-à-dire à la fois par son faire et par son être.

III. SEGMENTATION TEXTUELLE ET ORGANISATION DU TEXTE

Cette analyse sommaire – parce qu'elle ne visait que la mise en évidence d'un seul aspect du texte pris en considération – soulève un certain nombre de problèmes qui peuvent intéresser le sémioticien narrativiste.

1. Les distinctions classiques selon lesquelles on reconnaît les unités textuelles telles que "descriptions", "récits", "dialogues", etc., tout en restant pertinentes au niveau de la manifestation discursive de surface, cessent de l'être lorsque l'analyse cherche à rendre compte de l'organisation profonde du texte considéré comme un tout de signification. Ainsi, dans la mesure où l'on considère que la narrativité, prise au sens très général de ce terme, est un des principes d'articulation des textes au niveau profond, la forme discursive assignée aux segments textuels se double d'une fonction narrative seconde.

2. L'analyse à laquelle nous avons procédé montre particulièrement que la partie purement descriptive du texte de Maupassant, que l'on oppose généralement à la partie comportant la narration proprement dite, est en fait organisée suivant les règles canoniques de la narrativité et représente, dans son déroulement syntagmatique, une structure narrative aisément reconnaissable. La description a beau être décomposable en "tableaux" et obéir à une sorte de "logique" spatio-temporelle de la représentation (selon laquelle l'œil du narrateur explorerait successivement tel ou tel espace), la raison d'être de cette figuration apparaît aussitôt : pour organiser la mise en scène du drame qu'il se prépare à raconter, le narrateur a besoin de confronter un sujet individuel doté de sa propre vérité à un autre sujet, collectif celui-là, suffisamment "réel" pour porter en lui non seulement le savoir sur les êtres et les événements, mais aussi les modes d'interprétation de la vérité.

On voit dès lors que la séquence discursive dénommée "description" est en fait un micro-récit comportant l'histoire complète de la société : l'instauration du sujet collectif, volontaire et figurativisé, la démonstration de son faire social, la sanction sociale, enfin, de ce faire victorieux (consistant finalement dans l'autodestruction des valeurs acquises). C'est ce micro-récit qui s'intègre ensuite, en tant que programme narratif hypotaxique, dans le macro-récit qui constitue le topique de La Ficelle : l'affrontement tragique de deux savoirs, vrais tous les deux, et pourtant mis en contradiction.

3. La portée de cette analyse n'en reste pas moins limitée. Si le principe selon lequel la segmentation textuelle de surface ne rend pas suffisamment compte de l'organisation profonde du texte qui, elle, relève d'une grammaire narrative implicite, nous paraît solidement établi, l'exemple examiné n'est pas pour autant généralisable : d'autres textes comportent d'autres séquences descriptives dotées de fonctions narratives différentes.

4. Le problème de la construction des actants collectifs est, au contraire, capital pour la sémiotique générale, intéressée non seulement aux productions littéraires, mais aussi aux textes historiques et sociologiques : les classes sociales, les institutions juridiques, les organismes politiques, les groupements économiques sont des êtres sociaux, c'est-à-dire des actants collectifs dont les modes d'existence et de fonctionnement peuvent être soumis aux mêmes procédures d'analyse.

A. J. Greimas

1972

A propos du jeu

1. Jeu et langage

Il est au moins curieux de constater que la plupart des "penseurs" du XX^e siècle ayant réfléchi aux problèmes du langage - Husserl, Saussure, Wittgenstein, Hjelmslev - ont tous, à un moment ou à un autre, pris le jeu - et plus particulièrement le jeu d'échecs - pour modèle de leur réflexion. Cet emploi métaphorique du jeu, qui en fait un langage figuratif permettant de parler du langage, n'est pas concerté ; il ne peut être non plus un effet du hasard. Il s'inscrit, probablement, dans l'épistémé profonde du siècle.

Réfléchir sur le jeu, c'est, pour nous, réfléchir sur le langage et, plus généralement, sur notre manière d'être dans le monde signifiant.

2. Contrainte et liberté

Le jeu apparaît à la fois comme un système de contraintes, formulables en règles, et comme un exercice de liberté, comme une distraction. Mais cette liberté n'est, à première vue, qu'un acte ponctuel qui se limite à l'entrée dans le jeu par une assomption volontaire des règles contraignantes. L'entrée en est libre, non la sortie : le joueur ne peut ni quitter le jeu - il se dégonflerait - ni cesser d'obéir aux règles - il tricherait. Le code du flair play est, à sa manière, aussi rigoureux que le code de l'honneur.

Une première différence : alors qu'on pénètre librement dans un système ludique, on est condamné d'avance à vivre à l'intérieur des systèmes "sérieux", quitte à chercher désespérément à s'en sortir par un acte libératoire.

3. Le jeu comme système

Modèle figuratif aidant à penser le langage, le jeu d'échecs est susceptible, de ce fait, de lecture pluri-isotope.

C'est d'abord, évidemment, un modèle qui permet de comprendre la nature d'un "système de signes" : chaque figure se définit non pas par ce qu'elle est, mais par son comportement qui la distingue des autres ; le signe devient ainsi une pure position, le lieu d'intersection des parcours. La dé-substantialisation des signes permet alors de penser le système comme une forme. Chaque figure, d'un autre côté, dépendant de toutes les autres, chacun de ses mouvements ébranle le système en créant un nouvel état structurel, fondé sur un nouvel équilibre provisoire : le concept de système formel amène ainsi à penser l'histoire comme une discontinuité faite d'états et de transformations.

Il est tentant dès lors d'identifier ces positions vides que sont les figures à des individus fonctionnant à l'intérieur des systèmes qui les dépassent et les manipulent : leurs possibilités d'action, comprises comme des parcours autorisés, se trouvent à tout instant limitées et contredites par les comportements de leurs voisins, bienveillants ou malveillants. L'image d'une société faite de figures désincarnées et dépersonnalisées a servi naguère à célébrer un moment la gloire masochiste et à proclamer ensuite la déchéance libératrice du "structuralisme" philosophique.

4. Le jeu des acteurs

La problématique change complètement si, au lieu de considérer uniquement l'échiquier, on élève le regard pour s'apercevoir de la présence des joueurs et pour essayer de comprendre ce qui se passe, à la manière de préalables - ou de présuppositions logiques conditionnant leurs gestes ludiques - dans leurs "têtes". On se rend compte alors que les déplacements spatiaux des figures sur l'échiquier ne sont que des manifestations litotiques des programmes de jeu complexes subsumant des enchaînements d'actions déjà accomplies et des projets d'actions à venir ; autrement dit, que les unités ludiques à retenir ne sont plus des actes de jeu particuliers, mais des actions discursives programmées ; qu'il ne s'agit pas, dans le jeu, de l'application plus ou moins satisfaisante d'une réglementation, mais d'un face-à-face de deux sujets cognitifs dotés de la connaissance implicite des règles qu'ils exploitent pour élaborer, sous forme de programmes virtuels complexes, des stratégies devant les mener à la victoire.

La stratégie dont il s'agit ici ne relève pas seulement de ce qu'on peut appeler une intelligence syntagmatique, de la faculté de construire des enchaînements d'actes-énoncés efficaces. Elle implique d'abord une compétence interprétative des performances de l'interlocuteur, permettant au sujet de remonter des actes aux intentions de l'adversaire, de se constituer aussi une représentation

globale de son savoir, de son vouloir et de son pouvoir faire. Elle est, d'autre part, une compétence manipulatrice : les programmes construits par le sujet ne sont pas tous destinés à mener le jeu droit au but, ils consistent souvent à faire croire qu'on vise tel ou tel objectif et à faire-faire, à faire agir l'interlocuteur dans le cadre et au profit du programme plus général de son adversaire. Le jeu d'échecs n'est alors qu'un prétexte, il constitue le niveau référentiel à partir duquel se développe une activité cognitive de second degré, un jeu de faux-semblants et de ruses.

Il n'est pas légitime alors de considérer les joueurs installés pour une partie dans le hic et nunc comme des actants abstraits. Ce sont des sujets "historiques", et ceci d'un double point de vue : ils possèdent une compétence sémantique spécifique due en grande partie à leurs performances passées, mais aussi une compétence modale plus générale qui, indifférente au champ d'exercice choisi, détermine leur faire programmeur, interprétatif et persuasif.

Par delà le système ludique proprement dit, une organisation cognitive peut être reconnue et construite à partir d'une typologie des compétences et de leurs interactions.

5. Echecs et ordinateurs

Il est tentant - on a tenté - d'installer l'ordinateur à la place de l'un des joueurs, en le dotant d'une intelligence artificielle capable de déchiffrer un grand nombre de combinaisons d'actes de jeu stéréotypés et de leur donner des réponses appropriées. Un tel automate cependant n'est en mesure, paraît-il, de tenir tête qu'à des joueurs assez médiocres. La machine opérant, dans un premier temps, au niveau "référentiel" du jeu ne serait pas capable d'interpréter des programmes ludiques qui ne soient fondés sur la quête de la victoire, mais régis par le système modal de second degré produisant des configurations de jeu qui signifient autre chose que ce qu'elles paraissent vouloir signifier. Cette stratégie de ruses et de contre-ruses peut, théoriquement, être systématisée et inscrite dans l'ordinateur sous la forme d'une nouvelle grammaire de reconnaissance. Mais, tout comme dans ce jeu d'enfants où il s'agit de deviner si le caillou est enfermé dans la main gauche ou dans la main droite, le système de prévisibilité à peine établi peut de nouveau être dépassé par le joueur humain. Le jeu continue et nourrit l'illusion d'un peu de liberté.

6. Jeu et communication

Le linguiste, habitué à réfléchir dans le cadre de ses propres concepts, ne peut pas ne pas évoquer, lorsqu'il se trouve, comme c'est le cas, en présence de deux sujets inter-agissants, le modèle familier de la structure de la communication, ne pas voir dans le jeu une forme de communication, quitte à chercher à déterminer ensuite sa spécificité.

Le dialogue intersubjectif, pour peu qu'il dépasse la fonction phatique qui lui est normalement assignée, comporte une finalité véridictoire : dire quelque chose n'est pas statuer sur "l'état de choses", c'est d'abord chercher à convaincre d'une manière ou de l'autre, son interlocuteur. Il n'en va pas autrement lorsqu'il s'agit du jeu. Tout jeu comporte un enjeu : chacun des joueurs s'emploie à élaborer un programme discursif global visant la victoire finale. Si le jeu contient, comme nous l'affirment les dictionnaires, une part de jouissance, celle-ci ne provient pas uniquement de l'exaltation solitaire de son propre pouvoir-faire, elle résulte en même temps et surtout d'un faire-savoir : la victoire n'est complète que si, offerte à son interlocuteur, elle se trouve sanctionnée par la reconnaissance de l'autre. Dans le jeu, il ne s'agit pas seulement de vaincre, mais de con-vaincre, d'obliger à partager son triomphe.

Le raisonnement analogique qui se sert du modèle ludique permet d'insister sur un aspect souvent méconnu de la communication : tout autant et plus que l'exploitation d'un "code commun" ou qu'une "générosité" qui régirait, selon certains philosophes, les rapports intersubjectifs, la communication est un affrontement de vouloir et de pouvoirs ; plus que l'énonciation des vérités et des faussetés, elle se soumet au principe de l'efficacité.

L'efficacité des programmations du joueur repose en définitive, autant que sur les opérations proprement ludiques qu'il construit, sur les manipulations du savoir de son interlocuteur. Les configurations manipulatoires qu'il offre à son interprétation sont conçues de manière à être incomprises ou mal comprises de lui. A la limite, le joueur ne peut être sûr de gagner que s'il "personnalise" le jeu jusqu'à ce qu'il devienne incommunicable. Ces séquences en trompe-l'œil, d'autre part, dans la mesure où elles parlent d'autre chose que de ce à quoi elles sont apparemment destinées, constituent déjà l'ébauche d'un langage figuratif second, si tant est que les langues naturelles ne sont dites langages que pour autant qu'elles ne parlent pas de sons.

L'efficacité, liée à l'incommunicabilité et à la figurativité : voilà quelques traits que le jeu d'échecs – mais aussi d'autres jeux – partagent avec le langage poétique.

7. Jeu et aisance

Tout système normatif fait d'injonctions, c'est-à-dire d'interdictions et de prescriptions, comporte les positions "vides" du non-interdit et du non-prescrit, susceptibles d'être exploitées par des sujets du faire. C'est dans ce sens qu'on peut dire qu'une structure a "du jeu". A l'exception peut-être, entre autres, des systèmes politiques pratiquant le binarisme strict où tout ce qui n'est pas prescrit est interdit, et inversement : l'absence du jeu équivaut alors à l'absence de la liberté.

Procédons à un petit exercice de sémantique appliquée. Selon les dictionnaires, le jeu implique l'"aisance" et se définit, dans une de ses acceptions, comme le "mouvement aisé d'un objet dans un espace". L'aisance, à son tour, est "la manière d'être libre de celui qui se sent à l'aise". Malgré l'apparente circularité de ces définitions, on peut y relever, outre la parasynonymie des termes jeu, aisance, liberté, le caractère discursif prononcé de la dernière explicitation. Essayons de la décomposer.

1. L'énoncé de base définit le sujet ludique comme étant "à l'aise". Disons qu'il s'agit là du sujet du faire exerçant son activité dans le cadre permissif du non-interdit et du non-prescrit. En appelant F_1 l'ensemble des faire que le sujet est susceptible d'exécuter en obéissant aux injonctions, on peut désigner comme F_2 les faire qu'il peut accomplir en se conformant aux positions "libres" du système des contraintes. L'état "à l'aise" du sujet présuppose alors le passage de F_1 à F_2 .

2. C'est en se trouvant dans l'état opératif F_2 que le joueur devient "celui qui se sent à l'aise" : l'activité qu'il y exerce provoque en lui un effet de sens particulier qui constitue l'état passionnel P_1 , appelé "le sentiment d'être à l'aise".

3. Cet effet de sens est un état qui (comme l'état de "croire", par exemple) est capable d'agir en retour sur son comportement en l'optimisant et en produisant ainsi cette "manière d'être libre" qui définit l'aisance dans le jeu. Par la médiation de l'état passionnel P_1 , F_2 engendre un F_3 surmultiplié.

4. Rien d'étonnant alors à ce que ce faire optimisé produise un nouvel effet de sens et un nouvel état passionnel P_2 : les mêmes dictionnaires définissent l'aisance comme "épanouissement de joie".

C'est par une syntagmatique fort complexe :

$$F_1 \rightarrow F_2 \rightarrow P_1 \rightarrow F_3 \rightarrow P_2$$

que l'homme, pris au départ dans des systèmes de contraintes, arrive non seulement à "se sentir à l'aise", mais à assumer cette "manière d'être libre" qui garantit son "épanouissement". Le langage n'est peut-être pas entièrement une prison sans issues, comme le prétendent certains.

A.J. Greimas

1979

INSTITUT DE LA LANGUE FRANÇAISE
PUBLICATIONS DU TRESOR GENERAL
DE LA LANGUE FRANÇAISE

PERIODIQUE

BULLETIN ANALYTIQUE DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE (B. A. L. F.).
6 numéros par an.

OUVRAGES ET COLLECTIONS

Parus :

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE
FRANÇAISE, t. I (1950-1965), 416 p. ; t. II (1966-1970), 278 p.

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE
DU CANADA, t. I (1950-1970), 465 p. ; t. II (1879-1949), 1007 p.

LE FRANÇAIS CONTEMPORAIN : INVENTAIRE PERMANENT DES TRAVAUX
INEDITES ET DES RECHERCHES EN COURS, t. I, 842 fiches ; t. II, 572 fiches ;
t. III, 695 fiches ; t. IV, 161 p.

MATERIAUX POUR L'HISTOIRE DU VOCABULAIRE FRANÇAIS : DATATIONS
NOUVELLES (Nouvelle série A-Z, fasc. 1 à 16).

STRUCTURE DE L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE, Actes du Colloque du C.N.R.S.,
Paris, 1974, éd. par N. CATACH, 205 p.

BIBLIOGRAPHIE DES DICTIONNAIRES SCIENTIFIQUES MONOLINGUES ET
MULTILINGUES (1950-1975), éd. du C.I.L.F., 590 p.

SOUS PRESSE

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE
FRANÇAISE, t. III (1971-1975 et compléments 1950-1970).

MATERIAUX POUR L'HISTOIRE DU VOCABULAIRE FRANÇAIS : DATATIONS
NOUVELLES, réunies par G. SALMON, fasc. 17.

NUMEROS PARUS :

1. Jacques GENINASCA, Du bon usage de la poêle et du tamis.
2. Claude ZILBERBERG, Tâches critiques.
3. Jean-Claude COQUET, Le sujet énonçant.
4. James SACRE, Pour une définition sémiotique du maniérisme et du baroque.
5. A.J. GREIMAS, La soupe au pistou.
6. Jean-Marie FLOCH, Des couleurs du monde au discours poétique.
7. Françoise BASTIDE, Approche sémiotique d'un texte de sciences expérimentales.
8. Ivan DARRAULT, Pour une approche sémiotique de la thérapie psychomotrice.
9. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (1^{re} partie).
10. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (2^e partie).
11. Félix THURLEMANN, La fonction de l'admiration dans l'esthétique du XVII^e siècle.
12. Eric LANDOWSKI, L'opinion publique et ses porte-parole.

A PARAITRE :

- Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (3^e partie) ;
Hermann PARRET, Vers une sémiotique du discours passionnel.